

**Thierry Feral**  
germaniste, directeur-fondateur  
de la collection « Allemagne d'hier et d'aujourd'hui »  
aux éditions L'Harmattan/Paris

**Dr Anne Henry,**  
***Shoah et témoignage. Levy face à Améry et Bettelheim,***  
**Paris, L'Harmattan, 2005, 200 p.**

Anne Henry écrit relativement peu. Mais quand elle écrit, nul ne contestera que cela mérite le détour. On rappellera simplement pour l'exemple ses articles « Le tourment du souvenir » (in *Médecine et nazisme*, L'Harmattan, 1998) ainsi que « Éthique et psychiatrie » (in *Initiation à l'éthique médicale*, Vuibert, 2002). Aussi ne peut-on que se féliciter qu'elle nous offre enfin un livre : *Shoah et témoignage*.

Cet ouvrage est encore une fois la démonstration de l'érudition de l'auteur et de sa volonté de porter au plus haut degré la réflexion sur un problème contemporain comportant toujours pas mal de zones d'ombre.

De fait, sous-tendu par un riche appareil critique et une solide bibliographie, *Shoah et témoignage* propose ni plus ni moins d'étudier le processus de déshumanisation totale instrumentalisé par le troisième Reich en confrontant trois témoignages majeurs : celui de Primo Levi, du philosophe Jean Améry (i.e. Hans Mayer), du psychanalyste Bruno Bettelheim.

Ce processus a, on le sait, conduit à un englobement auquel même les survivants n'ont jamais vraiment pu se soustraire et ce, du fait de la quasi impossibilité de vraiment révéler ce qui fut.

D'où une ambivalence dans la tentative de restituer cette vérité insaisissable que fut la *Shoah*.

Comment la vision qui habite celui qui a vécu cela pourrait-elle en effet être historiquement transmissible dès lors que, face à l'innommable, seule la perception subjective est possible et que ce n'est qu'à travers la somme des expériences vécues par l'ensemble des victimes (ce qui est impossible puisqu'elles ont été dans leur majorité réduites en fumée) que l'on serait susceptible d'accéder au « noyau d'incandescence d'Auschwitz » ?

Ceux qui restent et décident de témoigner « découvrent bientôt que [ce noyau] ne peut être circonscrit ni rempli par la logique signifiante et ils ne parviennent

qu'à le désigner [...], indiquer son existence » (p. 22). C'est la raison pour laquelle ils choisiront à terme « d'être proches des témoins intégraux en incarnant par le suicide ce dont ils ont été impuissants à témoigner » (*ibid.*).

Finalement, par-delà l'insuffisance de leur méthodologie testimoniale respective, le dernier mot revient au poète Paul Celan (i.e. Paul Antschel) et à sa *Fugue de mort*. La réalité d'Auschwitz ne peut qu'être entrevue et c'est en fin de compte, plus que par le témoignage direct, par l'électrochoc provoqué par l'hermétisme du poème de Celan qu'elle se révèle dans son ampleur. Chercher à expliquer une vérité à un public, ce que fait le témoin, s'avère paradoxalement moins fructueux du fait de la résistance de celui-ci à l'inconcevable (Levi en souffrira considérablement lors de ses interventions en direction des jeunes) que le choc produit par un catalyseur qui induit une recherche personnelle de la vérité. C'est le « pourquoi ? » individuel provoqué par l'opacité première du poème qui incite à vouloir percer le mystère d'Auschwitz.

Un des grands mérites du travail d'Anne Henry est de s'attarder sur ce point crucial : toute impression d'exagération d'un témoin, tout sentiment de démesure dans un témoignage, toute discordance entre les témoins provoque une réaction de rejet qui vient nourrir le négationnisme.

En outre, la subversion de la langue par le troisième Reich — cette fameuse « LTI » analysée par Victor Klemperer\* — fait que la matérialité langagière de ce système pervers barre tout accès à la vérité, sachant que ce qui reste écrit parle de tout autre chose que ce qui est écrit et qu'il faut un apprentissage soigneux pour décoder le réel derrière le vocabulaire employé. Jean-Pierre Faye et d'autres l'ont bien montré : c'est en partant de la réalité idéologique du national-socialisme que l'on doit aborder sa langue. La preuve même de ce qui fut à Birkenau, c'est dans le non-dit des nazis qu'il se décrypte.

Les rêves des survivants seraient sans doute encore le meilleur des témoignages, mais comment faire réaliser à ceux qui n'y étaient pas que le rêve n'en est pas un ?

La seule preuve tangible est donc le tatouage, ce numéro qui peut être vu, lu, palpé par tous. C'est un message non verbal, celui de l'énigme d'un paroxysme où après avoir brûlé les livres on brûlera les hommes, et qui, par l'interrogation qu'il déclenche, appelle un montage cognitif : le marquage prélude à l'abattage, et à ce marquage a préludé l'estampillage par l'étoile jaune, et à cet estampillage avait préludé des lois, et à ces lois avaient préludé des théories ou si l'on préfère, ce que j'ai, en titre d'un ouvrage, osé appeler « une culture »\*\*.

Auschwitz est le produit d'une chaîne dont l'aboutissement ne pouvait être autre chose que ce qu'il a été. Si le « pourquoi ? » n'existe pas à Auschwitz, c'est qu'il a été aboli de la conscience sociétale bien avant d'en arriver là.

On l'aura compris : l'interpellation d'Anne Henry nous confronte aux vraies questions de notre temps et par-delà incite à une vigilance omniprésente face aux forces souterraines de l'archaïsme psychologique qui à la moindre occasion s'empare des hommes.

Bref, *Shoah et témoignage* constitue un travail de référence au style pertinent et sobre pour étayer une réflexion éthique dont nul ne peut se permettre de faire l'économie.

La vérité, c'est qu'Auschwitz est bel et bien en nous et que c'est de notre propre engagement que relève qu'un tel « phénomène » ne soit pas, selon la formule pessimiste de Heiner Müller, « sans fin »\*\*\*.

\* V. Klemperer, *LTI. Die unbewältigte Sprache*, DTV, 1969.

\*\* T. Feral, *Le nazisme : une culture ?*, L'Harmattan, 2001.

\*\*\* H. Müller, *Auschwitz kein Ende* ; trad. fr. G. Molinier, in *Regards sur la création*, oct. 1996.